

Treize notes autour d'un enfant violent

Oeuvres d'Antonin Artaud, Gallimard, « Quarto », 1787 p.

50 dessins pour assassiner la magie d'Antonin Artaud,
Gallimard, 39 p. et 54 dessins

Philippe Haeck

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeck, P. (2005). Treize notes autour d'un enfant violent / *Oeuvres d'Antonin Artaud*, Gallimard, « Quarto », 1787 p. / *50 dessins pour assassiner la magie d'Antonin Artaud*, Gallimard, 39 p. et 54 dessins. *Spirale*, (202), 37–38.

TREIZE NOTES AUTOUR D'UN ENFANT VIOLENT

ŒUVRES d'Antonin Artaud
Gallimard, « Quarto », 1787 p.

50 DESSINS POUR ASSASSINER LA MAGIE d'Antonin Artaud
Gallimard, 39 p. et 54 dessins

A RAISON de vingt pages par nuit, je viens de passer trois mois à lire ces deux livres d'Antonin Artaud dont l'édition a été établie par Evelyne Grossman : le premier est une masse, le second, un bel album grand format avec soixante-cinq photographies de pages tirées de douze des cahiers d'écolier dans lesquels il a écrit et dessiné à la fin de sa vie. J'ai découvert Artaud avec le petit livre de la collection « Poésie » de Gallimard où se trouvent *L'ombilic des limbes* et *Le pèse-nerfs* — je n'en ai jamais oublié la dernière phrase qui m'a aidé à me dépouiller d'une arrogance intellectuelle sans doute venue des prétentions du structuralisme et de la posture critique transmise à l'université : « *La Grille est un moment terrible pour la sensibilité, la matière.* » Saisi par le ton pressant de sa pensée, j'avais donné à lire ses deux petits livres-bombes au début de mon enseignement à l'automne 1969 ; trente-cinq ans plus tard j'ai eu envie d'éprouver mon admiration pour ce provocateur : « *Toute l'écriture est de la cochonnerie. / Les gens qui sortent du vague pour essayer de préciser quoi que ce soit de ce qui se passe dans leur pensée, sont des cochons.* »

1

A est un gros oiseau noir méchant qui ne cesse de décocher des coups de bec au monde pour le mettre en lambeaux — il est ébloui par le *Champ de blé aux corbeaux* de Vincent : « *Mais nul autre peintre que Van Gogh n'aura su comme lui trouver, pour peindre ses corbeaux, ce noir de truffes, ce noir "de gueuleton riche" et en même temps comme excrémental des ailes des corbeaux surpris par la lueur descendante du soir.* » A est un pauvre oiseau déplumé qui crie quand il le peut. À Marthe Robert : « *Vous savez que je suis très méchant, que j'ai la dent dure et que je n'aime que très peu de gens et très peu de choses.* »

2

À André Breton au sujet d'Aube qui a dix-huit mois : « *Votre fille cet après-midi m'a donné l'impression d'une Apparition. Je l'ai vue venir comme un soleil vrai enfin, non imaginé, une incarnation du soleil sur la mer.* » Son image de l'enfance est bien

différente : « *M^r habitude, M^r manie, M^r dégoût, M^r colique, M^r crampe, M^r nausée, M^r vertige, M^r fessée, M^r calottes, vont de paire avec M^r insurgé, M^r réponse, M^r larmes, M^r scandales, M^r suffoqué dans une âme scandalisée — pour composer un moi d'enfant, une conscience petite enfant.* » A toute sa vie est un enfant violent parce que exaspéré de la bêtise de toutes les règles sociales.

3

À la femme du docteur Jean Dequeker : « *Tous les êtres sont des oiseaux en cage, et il m'a semblé bien des fois entr'apercevoir ce que pouvait être votre être vrai. — Et je dirai le plus secret. [...] Vous êtes comme moi une âme blessée, refoulée par tous les êtres de la terre qui sont infâmes, et en cage dans la réalité. Vous êtes tout le temps malade parce qu'il y a en vous quelque chose de trop grand pour ce monde qui ne supporte que les petites gens* » (*Œuvres complètes XI*). A pourtant refuse qu'un psychanalyste l'aide à percevoir son être secret « *car il y a dans cette curiosité, dans cette pénétration de ma conscience par une intelligence étrangère une sorte de prostitution, d'impudeur que je repousserai toujours.* »

4

« *Mon œuvre en dit beaucoup moins que ma vie.* » Naissance à Marseille en 1896 dans une famille à l'aise. Un enfant nerveux avec des tics faciaux, un léger bégaiement. De dix-sept ans à sa mort toutes sortes de drogues pour le soulager d'une souffrance dont personne ne le guérit — il se sent séparé de lui. Acteur dans une vingtaine de films la plupart muets. Comédien, il rêve de transformer le théâtre — non plus un divertissement mais une épreuve qui secoue les spectateurs. Manque souvent d'argent. Des cures de désintoxication — « *ma vie depuis plusieurs années n'est qu'une longue désintoxication ratée.* » À quarante ans va au Mexique, l'année suivante en Irlande, rêve d'aller au Tibet — il est à la recherche de pratiques de vie que notre civilisation aurait oubliées. Au retour d'Irlande — il en est expulsé pour avoir troublé l'ordre public —, ce sont les neuf ans d'enfermement dans différents hôpitaux psychiatriques avec une cinquantaine d'électro-

chocs en 1943-1944. Les deux dernières années à Paris — des amis ont réussi à le faire sortir de Rodez. Un cancer inopérable du rectum. Meurt à cinquante et un ans probablement d'une surdose accidentelle d'une drogue qu'il connaissait mal. « *[...] ma vie, Anie, n'a jamais été qu'un enfer non depuis 9 ans mais depuis 50 ans.* »

5

Pas d'abandon chez A. C'est un guerrier toujours en train de penser à des batailles. Il est las de la civilisation européenne — « *Une tête d'Européen aujourd'hui est une cave où bougent des simulacres sans forces, que l'Europe prend pour ses pensées. [...] Ce que le paganisme a divinisé, l'Europe, elle, l'a mécanisé* » —, il rêve à quelque chose d'autre qui n'apparaît pas, ne prend pas forme — son théâtre de la cruauté qui travaillait à ce rêve est un échec. Il est toujours en train de penser les rapports du corps et de l'esprit à partir d'un corps souvent malade, d'un esprit capable de montrer fortement son empêchement de penser. Tantôt il exalte l'esprit au détriment du corps, tantôt il vomit sur l'esprit, affirmant qu'il n'y a que le corps, tantôt il rêve d'un corps sans organes, A va jusqu'à soutenir qu'il n'est pas né d'un homme et d'une femme. Il gueule contre la sexualité dans laquelle se complait l'espèce humaine — « *Sentiment d'amour épuisé avant même que d'avoir pu naître, cette machine de rouille aimantée entre le sang et la merde d'être, appelée / sexualité.* »

6

L'ensemble des écrits d'A peut être considéré comme une immense préface à une œuvre qui n'existe pas. La vision la plus juste de son travail d'écrivain est peut-être celle-ci : « *Le style me fait horreur et je m'aperçois que quand j'écris j'en fais toujours, alors je brûle tous mes manuscrits et il ne reste que ceux qui me rappellent une suffocation, un halètement, un étranglement dans je ne sais quels bas-fonds parce que ça c'est vrai.* » Son œuvre est un portrait sans cesse recommencé de lui-même : « *Le corps humain a assez de soleils, de planètes, de fleuves, de volcans, de mers, de marées sans encore aller chercher ceux de la soi-disant extérieure nature et d'autrui.* »

Son œuvre est un coup de fouet : peu savent autant manier, plier, fouiller la langue.

7

Les 406 petits cahiers d'écolier des trois dernières années, avec leur écriture cursive, leurs dessins, leurs gribouillis, sont des traces du corps d'A, des électrosignes. Il ne croit ni à la littérature ni à l'art mais aux signes que le corps émet, aux gestes qu'il fait — à Picasso qui refuse de le rencontrer : « *Les livres, les écrits, les toiles, l'art ne sont rien; ce qui juge un homme c'est sa vie et non son œuvre, et qu'est-elle sinon le cri de sa vie.* » A est l'acteur de son corps : il doit bouger pour sentir la vie le traverser. Il faut le voir, incarné par Sami Frey, dans *En compagnie d'Antonin Artaud* de Gérard Mordillat, donner des leçons de déclamation à Colette Thomas, qui comme lui a connu l'asile, à qui il dit « *votre âme comme la mienne a été non troublée, [...] mais monstrueusement scandalisée.* »



René Donais, *Métamorphose anamorphotique*, 2001, eau-forte, 112 × 76 cm.

8

Quelques femmes l'aiment — ça ne tient pas : il n'aura pas de compagne de vie. À Anie Besnard : « *Je n'ai pas d'argent mais je suis / Antonin Artaud [...] Tout ce que vous êtes de bon / c'est à moi que vous le devez. [...] Il en reste que je n'ai jamais voulu des rapports de sexe à sexe et que je ne supporte pas la sexualité. C'est à cause d'elle que j'ai été mis en croix.* » Anaïs Nin dans son *Journal* : « — *Douce, et fragile, et perfide, dit-il. Les gens croient que je suis fou. Pensez-vous que je suis fou? Est-ce là ce qui vous fait peur?* » / *Je sus à cet instant, à ses yeux, qu'il l'était, et que j'aimais sa folie. Je regardai sa bouche aux lèvres noircies par le laudanum, une bouche que je n'avais pas envie d'embrasser. Être embrassée par lui c'était se sentir entraînée vers la mort, vers l'insanité.* »

9

A délire. Pas facile d'écouter constamment quelqu'un qui est malade, c'est comme s'il mettait un peu en péril notre santé plus ou moins grande. À Paule Thévenin : « *Aussi loin que je*

plonge dans le souvenir de moi, mes muscles, mes nerfs, mon sang, sont un calvaire, mon squelette un billot, un étal, un échafaud, jamais la perception de ce que je suis ne s'ouvre sur un état de paix ou de bonheur ou ne me permet de m'ignorer moi-même [...]. / C'est moi, moi en personne qui ai gravi les étapes de ce qu'on a appelé le calvaire, sur les pentes du Golgotha avec une énorme croix sur le dos et me demandant ce que je faisais là et pourquoi cette inextinguible haine de tout contre moi. » À propos du délire des fous : « [...] *je peux dire qu'aucun aliéné ne m'a paru délirer, et que j'ai toujours au fond de tout réputé délire retrouvé le fil de la vérité, inhabituelle peut-être mais très recevable, que le fou réputé cherchait.* »

10

Comment supporter tous ses fragments faits de mots inintelligibles — « *yo kambi de lo pou-laino* » —, tous ses textes avec des images fécales? Se souvenir des « *dix ans parmi les fous et dans leurs pets, leurs rots, leurs délires, leurs toux, leurs morves, et les chiées au milieu du communal baquet* ». Comment supporter A qui ne cesse de dire « *Moi, Antonin Artaud* », de se placer en avant, de se couper du monde, des autres — « *Pas de tutoiement, ni de copinage, / jamais avec moi, pas plus dans la vie que dans la pensée.* » Il s'assassine et croit qu'il est un « *suicidé de la société* » comme Gérard de Nerval et Vincent Van Gogh.



René Donais, *Démorphose anamorphotique*, 2001, eau-forte, manière noire, 112 × 76 cm.

11

À Jean Paulhan qui a payé à quelques reprises ses cures de désintoxication : « *Vous avez dit un jour dans un de vos livres une phrase qui m'est restée toute ma vie, et qui a fait que je vous ai aimé quand je l'ai lue avant de vous connaître, je crois que c'était en 1920 : ... "mais qui ne gagnerait à être malade", car le problème que je débattais en moi était celui de vivre malade quand on croit être en bonne santé, et de savoir que c'est l'état de malade qui est le fond de la santé.* » A toute sa vie brûle seul sur un bûcher qu'il entretient exposé au regard de tous — « *Être cultivé c'est brûler des formes, brûler des formes pour gagner la vie. C'est apprendre à se tenir droit dans le mouvement incessant des formes qu'on détruit successivement.* »



René Donais, *Talisman pour guérir les poumons et les intestins*, 2001, eau-forte, 112 × 76 cm.

12

Face à la magie, A est ambivalent. Tantôt il la recherche — « *La culture rationaliste de l'Europe a fait faillite et je suis venu sur la terre du Mexique chercher les bases d'une culture magique qui peut encore jaillir des forces du sol indien* » —, la pratique — il envoie des sorts sur des papiers qu'il troue en les brûlant —, considère un dessin comme « *la reproduction sur le papier d'un geste magique* ». Tantôt il la hait : à partir de son enfermement il se plaint souvent d'être envoûté, manipulé, assailli. À sa mère : « *Et ce sont ceux qui m'envoûtent et détraquent par envoiement depuis un an et demi la conscience du D^r Ferdière qui essaient moi de me faire prendre pour un envoûteur. Moi! Alors qu'il n'y a rien que j'ai plus haï au monde que les envoûtements et la magie.* » À Jean Dubuffet : « [...] *c'est un fait que j'ai jour et nuit autour de moi une horde obscène de chacals récriminateurs, envoûteurs, succubes et incubes masturbateurs de l'âme.* »

13

A aurait probablement répondu non à la question de Gilles Deleuze dans *Critique et clinique* : « *La honte d'être un homme, y a-t-il une meilleure raison d'écrire?* » Paule Thévenin a raison de voir en A un désespéré qui nous parle — il ne cesse de crier : « *Que foutons-nous à vivre? / Et pourquoi vivons-nous?* » Lui qui répudie le sens s'enferme pourtant dans sa cage; cela le conduit, quelques mois avant sa mort, à un constat d'échec : « *Voilà 30 ans et plus que j'accuse un manque, un manque de fond à ma parole toujours aux abois. [...] J'ai depuis 30 ans une chose capitale à dire, et je ne suis jamais parvenu même à l'effleurer.* » Coincé dans sa tête, incapable de faire confiance aux autres, de dire oui à la nature, emporté par la colère contre son époque, il ne connaît que la violence : « *Cogner à mort et foutre la gueule, foutre sur la gueule, / est la dernière langue, la dernière musique que je connais.* »

Philippe Haeck